

Té ! mon bon !

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **52 (1914)**

Heft 8

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-210218>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasensteïn & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 21 février 1914 : Adolphe Dulex (V. F.). — La vilhie que sè plliore (Marc à Louis). — Légère erreur (M.-E. T.). — Coins de chez nous. — Notre chant national. — Cation... caïon (H.-F. Glardon). — L'œuf de Colomb.

ADOLPHE DULEX

Le poète Adolphe Dulex est mort à Lausanne, le 15 février. Il avait 54 ans. Né à Romainmôtier, où son père était pasteur, il fut envoyé au chef-lieu pour y faire ses classes au Collège cantonal et passer ensuite à l'Académie. Il commença des études de théologie. Déjà la passion de la poésie le possédait. Il s'y donna bientôt tout entier. On formerait une bibliothèque des morceaux qu'il a rimés. Il versifiait comme on respire. Mais il avait assez de sens critique pour ne publier que ce qu'il jugeait digne de lui. Sous les pseudonymes de Jules Aliesse, d'Armand Darin ou d'Oscar Naval, nombre de ses poésies ont paru dans les revues littéraires et dans le *Conteur vaudois*. Il en réunit une soixantaine en un volume imprimé en 1908 par la maison Georges Bridel & C^{ie}, sous ce titre : *Léman, poésies et paysages*, orné de vignettes d'après des vues photographiques prises par lui-même.

Adolphe Dulex adorait le Léman. Ceux qui, en ces trente dernières années erraient, comme lui, par les radieuses journées d'été, sur les grèves de Vidy et des Pierrettes, rencontraient invariablement un promeneur solitaire, abritant sous une ombrelle sa taille longue, mince et frêle, sa cravate blanche, ses gants blancs, ses souliers blancs et son inséparable appareil à photographier. C'était notre poète. Sans cesse il revenait à ce rivage, non encore dépossédé de son cachet pittoresque :

Bonheur ineffable d'errer
Près des saules de cette rive
Dont rien encor n'a déparé
La grâce aimable et primitive.

La vue seule du lac suffisait à son bonheur :

Pourquoi rêver toujours à la mer qui murmure,
A l'oranger fleuri là-bas sous d'autres cieux,
O Léman ! quand tu fais triompher sous nos yeux
Ton onde éblouissante et pure !

On peut reprocher à la poésie de Dulex de manquer de puissance et d'éclat. La force lui semblait vulgaire ; il lui préférait la finesse, la douceur, les demi-teintes, l'harmonie du rythme. D'ailleurs, il ne se berçait pas d'illusions sur la valeur, très réelle pourtant, de ses vers :

Aux voiles du Léman pareils, ouvrez vos ailes,
Chants d'un jour, éphémère et frivole trésor,
Voguez vers l'horizon de neiges éternelles !

Quel vent dirigera votre essor
L'irascible joran ou le fœhn qui fait rage ?
Sur les flots agités quel sera votre sort ?

Chose curieuse, ce poète délicat était doublé d'un ironiste à la plume parfois singulièrement mordante. Qu'on lise, par exemple, son *Monologue d'un cycliste* :

Cycliste plein d'expérience,
Je me bornerai strictement
A prendre aujourd'hui la défense
D'un sport salubre et charmant.

Voyez à combien peu de chose
Se résument les accidents
Dont ma bécane fut la cause :
J'ai conservé toutes mes dents
Malgré des cascades sans nombre,
Aucun dégât, dit mon docteur,
Et de courbature, pas l'ombre !
Voilà pour votre serviteur !
J'ai bousculé quinze poussettes,
Mais, en quatorze ans, c'est bien peu,
Ecrasé vingt chiens, cinq minettes,
Facilement j'en fais l'aveu ;
Et c'est à peu près tout, mesdames,
Car, en courant les boulevards,
Je n'ai renversé que dix femmes
Et n'ai tué que deux vieillards.

Dans la même note, voici quelques lignes qu'il avait envoyées au *Conteur* peu de semaines avant sa mort, mais qui datent de plusieurs années déjà :

A un chercheur de petites bêtes.

(Sciences naturelles, séance de février 19...))

O toi qui, pour étudier certains microbes, n'as pas craint de fourrer la tête dans un gouffre où l'on a coutume d'insérer une tout autre partie du corps ; héroïque émule de ces braves dont le travail nocturne, utile et désagréable, vient, par les fenêtres ouvertes, offusquer les narines vouées à l'insomnie ;

O toi qui, par de si étranges moyens, aspiras à la palme qui doit couronner le front des savants illustres, tu devrais, pour transmettre tes traits chéris à la postérité, te faire peindre tenant de la droite une loupe et de la gauche un flacon d'eau de Cologne.

Et le cadre est tout indiqué !

Mais c'étaient là amusettes passagères. Ce qui de l'œuvre d'Adolphe Dulex mérite de n'être pas oublié tout à fait, ce sont les strophes légères où il chante à mi-voix, avec un amour concentré, les merveilles des ondes gris perle ou bleu vibrant et du paysage qu'elles illuminent.

V. F.

Le petit frère. — La petite Jeanne entend pleurer son petit frère arrivé depuis quelques jours dans ce monde.

— Dis, maman ! D'où vient-il, mon petit frère ?

— C'est le bon Dieu qui nous l'a envoyé.

— Ah ! c'est ça, je comprends. Dans le paradis, il pleurait et dérangeait tout le monde, et le bon Dieu nous l'a envoyé pour s'en débarrasser.

Té ! mon bon ! — Dans mon pays, blague un méridional, les champignons sont gros comme des courges.

— Pauvre ami, dit un autre. Dans le mien, c'est bien mieux. Au lieu que les champignons soient au pied des arbres, c'est les arbres qui sont au pied des champignons.

LA VILHIE QUE SÈ PLIIORE

Lo mândzo de Crebelion, Monsu Pélule, étai on rido crâno mândzo. L'étai dau vilhio teimps et n'avai pas pouâire dâi remîdo dâi z'auto iâdzo, le tisanne, le mouve, le taconei et bâire su lo cllioussin, su la sâuva, su lè pequosî et su tote lè z'autre boûne z'herbe que lo bon Dieu l'a betâ dein lè prâ et que sant pas fête rein que po lè bolet et lè vatse. Et pu po lo papâ que faillâi balhî âi z'apotiquiéro et que lâi dîant dâi z'ordonnance, ie n'avai min de folhie que lâi dîant assebin dâi calepin. Pregnâi tot cein que se presentâve : on bocon de Folhie d'Avi, onna vilhie lettra, on papâ que l'annoncîve, qu'on bouêbo l'étai fê, âo bin que quauquon que l'étai d'appareint vegnâi de passâ l'arma à gautse. Lâi tsaillessâi pas que preindre.

Vaitcè qu'on coup l'arreve onna vilhie, la mère Caton que l'avâi de la peinna à socliâ, que ranquemâlâve et que dzemelhive de la balla manâire. Cilli pouâra Caton, mè seimblie que l'ouïo oncora quand fasâi ein sè segotteint : « Ah ! mon Dieu, oué, que su mau ! que su d'à pllieindre ! Su fotia ! Mon Dieu, oué ! » Et quand l'arreve vè lo mândzo et que lâi fâ : « Vignò vers vo, monsu lo mândzo, ma l'è por rein ! Su po lè derbon tot assetout ! ». Et quand Monsu Pélule l'eut bin accûtâie, ie vâi tot tsaud que la Caton n'avâi pas grand mau et que sè regrettable trau rido. Po la reconsolâ ie preind lo premî bocon de papâ que lâi passe dèso lè get, l'écrit quauque lettre io sè desâi : *Aqua* et dâi z'au tro bâogrerie et lâi fâ :

— Allâ pi, vè l'apotiquiéro avoué clli papâ et dein dou dzo, deveindro, tot sarâi passâ.

La vilhie s'èin va tota benaise, preind lo papâ, lo bete dein sa catsetta, tandu que lo mândzo l'allâve dein on auto païlo.

Tot d'on coup, lo mândzo revint et trâove la pouâra Caton que fasâi dâi tchurlâie à feindre l'âma d'on protireu et que desâi : « Savé prau que j'été fotia ! ah ! mon Dieu, oué ! Dzouvena quemet su, que n'è pas pi lè houitante-houit ! Vu mouri voua du que m'einterrant dza deveindro. Cilli tsancro de mândzo mè l'a bin de que deveindro tot sarâi passâ ».

Et la vilhie pliorâve adi et segottâve et l'a fallu grand teimps âo mândzo po comprendre cein que s'êtai passâ. Po écrire son *ordonnance* l'avâi prâi on papâi bllian d'on côté, que sè racontâve de l'autro qu'on monsu l'étai moo et que l'einterrâi l'ire po deveindro.

La Caton l'avâi liè dau croûio côté io sè desâi :

— « L'einterrâ l'è po deveindro à duve z'hâore ».

L'avâi tot prâi por li et... sè regrettable.

MARC A LOUIS.

La discussion. — Quelqu'un disait de la « discussion » :

« Discuter, ce n'est pas désirer savoir ce que pensent les autres, mais ce qu'on pense soi-même. »